

## UN USAGE FORT CONTROVERSÉ: LA PARENTÉ DANS LE LANGAGE DIPLOMATIQUE DE L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE\*

*Abstract:* Dans la thèse qu'il a publiée (*Syngeneia. Epigraphisch-historische Studien zu einem Phänomen der antiken griechischen Diplomatie* [2000]), S. Lücke veut démontrer que le mot συγγένεια qui possède un sens fort dans les relations individuelles et signifie «parenté par le sang», n'a évidemment plus ce sens dans les relations entre États ni ne contient plus sa valeur forte. Il doit être pris la plupart du temps au sens figuré comme dans «l'étroite parenté de la beauté et de la mort». J'ai dressé un corpus systématique des inscriptions dans lesquelles figure cette notion pour qualifier les relations entre deux États et pense que le mot συγγένεια ne peut pas avoir ce sens figuré. Il n'a pas non plus un sens plus faible que dans les relations individuelles. Mon argumentation, dans cet article, se base surtout sur la définition du terme συγγένεια. Elle montre que, dans la plupart des cas, la valeur du terme ne peut pas être considérée comme différente de celle qu'elle a dans les relations individuelles. S. Lücke cependant n'est pas d'accord avec cette observation et refuse de voir un sens fort dans le mot συγγένεια.

### INTRODUCTION

La notion de parenté mythique dans le langage diplomatique en Grèce ancienne, et plus particulièrement à l'époque hellénistique, a fait l'objet de ma thèse de doctorat<sup>1</sup>. Commençons par définir la parenté mythique. Le terme sert à désigner un lien entre deux États remontant aux héros mythiques de chacun d'eux. Cette notion a par conséquent peu à voir avec la parenté personnelle, bien qu'elle en découle. Si, en effet, deux héros de l'époque mythique entretenaient entre eux un rapport de parenté, proche ou lointain, ce dernier rejaillissait tel quel sur les États de la période historique. De cette manière, si deux héros mythiques qui étaient

\* Cet article était prêt pour être publié en 2002 déjà. Pour des raisons indépendantes de ma volonté, il n'a pas pu l'être alors. Je prie par conséquent les lecteurs de m'en excuser. Je veux remercier chaleureusement M. Piérart qui a lu cet article et m'a suggéré de nombreuses corrections.

<sup>1</sup> O. CURTY, *Les parentés légendaires entre cités grecques. Catalogue raisonné des inscriptions contenant le terme συγγένεια et analyse critique*, Genève 1995 [abrégé ci-après en *PLG*].



frères fondaient chacun une cité, celles-ci gardaient ce lien et pouvaient se dire sœurs, même beaucoup plus tard. On peut parler dans un tel cas de parenté qui remonte à l'époque mythique ou simplement de parenté mythique. Toujours selon ce principe, si deux héros mythiques qui n'étaient 'que' cousins fondaient chacun une cité, celles-ci, de la même manière que les précédentes, gardaient ce lien.

Toutefois, il faut relever une simplification dans les termes. À part, en effet, celui de frère ou de sœur, aucun titre ne reflétait exactement le rapport de parenté qui unissait les deux héros de l'époque mythique; deux cités apparentées se contentaient de se dire «parentes», συγγενεῖς, quelle qu'ait été leur parenté. Si l'on reprend l'exemple précédent, où chacune des deux cités avait été fondée par des héros qui étaient cousins, les deux cités ne se disaient pas 'cousines' mais simplement 'parentes' sans plus de précision<sup>2</sup>.

L'article récent de D. Musti<sup>3</sup> confirme le changement de titre que je propose pour ma thèse<sup>4</sup>. Pour lui, en effet, les parentés ne sont point exclusivement légendaires, mais trouvent leur enracinement dans un contexte plus large. Ce contexte, que j'appelle mythique, peut englober aussi bien cette période que celle plus récente que nous appelons historique. Dans l'Antiquité, la différence que nous faisons entre période mythique et historique était dénuée de tout sens car ces deux périodes alors n'en formaient qu'une. C'est pourquoi D. Musti l'appelle, non comme moi simplement mythique, mais plus précisément «mitistorico». Il ne se contente pas, comme je l'ai fait, de rechercher le fondement de

<sup>2</sup> Je profite de ce que l'on définisse les termes pour corriger un point. Comme il s'agissait de héros mythiques dont les anciens Grecs croyaient à l'existence, l'adjectif 'légendaire' que j'ai employé dans le titre de ma thèse pour qualifier ces parentés ne convient guère car il implique toute une part d'invention et de fabuleux que ne possèdent pas ces parentés. Cependant le terme 'mythique' dont je me sers maintenant, recèle, lui aussi, un désavantage: il circonscrit l'origine des parentés à une période donnée. Or, il arrive parfois que la parenté entre deux cités ne remonte pas à l'époque mythique, mais ait un fondement plus tardif qui ne date que de la période historique; par exemple, deux cités fondées par une métropole identique sont aussi parentes: elles sont filles d'une mère commune comme l'indique le nom même de 'métropole'. Je suis conscient que le traitement de ces parentés n'est pas le même que les précédentes et que le terme 'mythique' est lui-même source d'ambiguïté; je change cependant d'opinion par rapport au titre de ma thèse et opte pour lui au détriment de l'adjectif 'légendaire'.

<sup>3</sup> D. MUSTI, *La "syngeneia" e la "oikeiotes" sinonimi o nuances?*, dans M.G. BERTINELLI – L. PICCIRILLI (éd.), *Linguaggio e terminologia diplomatica dall'antico oriente all'impero bizantino* (Atti del convegno Nazionale, Genova 19 novembre 1998), Rome 2001, p. 44-63.

<sup>4</sup> Cf. n. 2.

ces parentés dans la période mytho-historique, mais il fait beaucoup plus. Il cherche avec érudition à établir les raisons historiques pour lesquelles les cités ont éprouvé le besoin de se lier par la parenté. Nous nous rejoignons sur un point. Lui et moi ne croyons pas que les parentés puissent être attribuées de manière artificielle<sup>5</sup>.

Par là, on voit que la notion de parenté est fort controversée et est loin de faire l'unanimité<sup>6</sup>. D'une part, elle a été analysée récemment par un auteur qui aboutit à des conclusions proches des miennes et conforte ainsi ma position<sup>7</sup>. D'autre part, elle a suscité une attaque due à S. Lücke<sup>8</sup>. Ce dernier s'est occupé du sujet que j'avais traité quelques années plus tôt et il arrive à des conclusions opposées tout en critiquant les miennes. Pour moi, je demeure fermement convaincu de la justesse de mes positions et vais analyser ci-après plus longuement les principes de base de S. Lücke. Qu'il suffise pour l'instant de dire que pour lui la notion de parenté mythique exprimée par le mot συγγένεια en grec<sup>9</sup> et apparaissant la plupart du temps dans les inscriptions de manière allusive, ne se traduit pas systématiquement par «parenté»<sup>10</sup>. En ce qui me concerne, le mot συγγένεια exprime non seulement la 'parenté' mais aussi une nuance forte; le terme se traduit donc comme «parenté par le sang». Cela implique à l'évidence des conséquences dans son attribution. Toutefois pour S. Lücke la notion est, dans la plupart des cas, vide de sens<sup>11</sup> ou,

<sup>5</sup> Cf. p. ex. p. 49 de l'article de D. MUSTI.

<sup>6</sup> J'ai répondu à certaines critiques qui m'avaient été adressées par J.M. HALL, *CR* n.s. 47 (1997), p. 96-98; Ed. WILL, *Syngeneia, oikeiotes, philia, RPh* 1995 [paru en 1997], p. 299-325; A. GIOVANNINI, *Les relations de parenté entre cités grecques. A propos d'un livre récent*, *MH* 54 (1997), p. 158-162. Voir mon article, *La parenté légendaire à l'époque hellénistique. Précisions méthodologiques*, *Kernos* 12 (1999), p. 167-194. Pour des citations ou des comptes rendus plus favorables, voir p. ex. S. HORNBLLOWER (dir.), *The Oxford Classical Dictionary*, Oxford 1993, s.v. 'Kinship'; Ch.P. JONES, *Kinship Diplomacy in the Ancient World*, Cambridge (MA) – Londres 1999, p. 153 n. 4; *Bull. Epigr.* 109 (1996), n° 6 (Ph. Gauthier).

<sup>7</sup> Ch.P. JONES, *op. cit.* (n. 6), qui analyse dans son bon livre la plupart des cas connus, étudie chronologiquement le phénomène et montre que la parenté entre États repose sur les mêmes présupposés que j'ai analysés.

<sup>8</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia. Epigraphisch-historische Studien zu einem Phänomen der antiken griechischen Diplomatie*, Francfort sur le Main 2000 (abrégé ci-après en *Syngeneia*).

<sup>9</sup> Voir plus bas, p. 106-107, la définition du terme συγγένεια.

<sup>10</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 12: «Ziel der vorliegenden Arbeit ist es, zunächst zu ergründen, welche Bedeutung der Terminus συγγένεια in den Dokumenten des zwischenstaatlichen Verkehrs im Einzelfall besass».

<sup>11</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 119-120: «Neben diesen beiden Möglichkeiten ist schliesslich noch damit zu rechnen, dass in dem einen oder anderen Dokument die Verwendung von *syngeneia* im Rahmen einer inhaltsleeren Formel erfolgte».



pour mieux dire, utilisée avec un sens figuré<sup>12</sup>. Sue Elwyn<sup>13</sup> et moi avons tenté d'analyser les conditions à remplir par une cité pour se voir attribuer le titre de 'parenté par le sang'. Selon S. Lücke, nous partirions de fausses prémisses en affirmant que l'octroi du titre de 'parent' répond à des critères précis. En effet, pour lui, ce critère est totalement faux<sup>14</sup>. Il est dès lors ridicule et inutile de rechercher les liens familiaux hypothétique-ment à l'origine de l'octroi du titre de 'parent'<sup>15</sup>. Devant de telles affirmations, il me semble nécessaire d'expliquer à nouveau mes principes.

<sup>12</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 12: «Soweit ich sehe, hat bislang niemand mit der Möglichkeiten gerechnet, dass es sich im Einzelfall auch um Verwandtschaft im übertragenen Sinn handeln könnte. Dass mit dieser Möglichkeit gerechnet werden muss, zeigt schon die Tatsache, dass der Terminus συγγένεια in den literarischen Quellen auf Bereiche angewendet wird, in denen eine Blutsverwandtschaft im ursprünglichen Sinn des Wortes gar nicht möglich ist». C'est pourquoi il ajoute, toujours dans le même sens, *Syngeneia*, p. 16: «Um so mehr überrascht die Bedeutung Curtys, dass der antike solche Verwandtschaften im übertragenen Sinn fremd gewesen sein sollen». À propos de la longue inscription entre Xanthos et Kyténion de Doride (PLG, p. 183-191), que j'ai interprétée comme une inscription pleine de nuances à propos de la parenté, S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 119: «Hier [= le décret en l'honneur des Kyténiens] liegt es näher, mit dem sonstigen Sprachgebrauch des Griechischen zu operieren und Begriff im übertragenen Sinn zu verstehen».

<sup>13</sup> Sue ELWYN propose une analyse proche de la mienne (*The Use of Kinship Terminology in Hellenistic Diplomatic Documents: An Epigraphical Study*, Ann Arbor 1992). S. LÜCKE (*Syngeneia*, p. 18 n. 10) me fait grief de ne pas citer cet ouvrage. Cependant, il n'était pas accessible à l'époque de la publication de ma thèse. Aujourd'hui encore, cet ouvrage n'est disponible que sur microfiches, je n'ai pas pu le consulter. Mais on peut connaître la méthode de S. Elwyn en lisant l'article qu'elle a publié (*Interstate Kinship and Roman Foreign Policy*, *TAPhA* 123, 1993, p. 261-286). Certes, il s'agit de la parenté dans la diplomatie romaine, mais la méthode qui est à l'œuvre est sûrement identique à la grecque. S. Elwyn montre que dans le cas romain, la notion de parenté, utilisée par les diplomates, doit impérativement toujours être justifiée. On peut facilement élargir ses conclusions au monde grec.

<sup>14</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 119, cf. ci-dessus n. 12 à la fin.

<sup>15</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 12: «Ausgehend davon hat sich ein Teil der moderner Forschung mit der Frage beschäftigt, über welche genealogische Verknüpfung zwei Gemeinwesen miteinander blutsverwandt waren, von denen in einem Dokument des zwischenstaatlichen Verkehrs behauptet wurde, sie seien συγγενεῖς. Il convient de replacer ce passage dans le contexte d'où il est tiré. S. Lücke rejette cette possibilité et croit trouver la solution dans le sens figuré que revêtirait le terme συγγένεια. C'est ainsi qu'il interprète de nombreuses parentés, dont celle qui existe entre Lampsaque et Rome (cf. argument 2), ou celle de la parenté entre Téos et les Crétois (cf. PLG n° 43, p. 89-106). C'est pourquoi il écrit, p. 23: «Angesichts dieser — zugegebenermaßen hypothetischen, gleichwohl jedoch recht wahrscheinlichen — Gegebenheiten die Frage zu stellen, von welchem Heros die συγγένεια zwischen Teiern und Kretern hergeleitet wurde und ob es sich um individuelle Verwandtschaften zwischen den einzelnen kretischen Poleis und den Teiern oder um eine globale Verwandtschaft zwischen Kretern und Teiern handelte, erscheint nahezu absurd».

Cela est important sous peine d'en arriver à une querelle purement technique qui risquerait de lasser la majorité des lecteurs<sup>16</sup>.

Mon unique erreur — je le reconnais d'autant plus volontiers que j'avais peu d'expérience — a été de croire naïvement que les présupposés au sujet de la parenté entre États étaient unanimement admis et qu'ils ne prêtaient pas à discussion. Comme je me suis trompé! C'est pourquoi j'ai analysé les arguments de manière technique et n'ai pas pris la peine de les développer de façon explicite. Ce choix explique, me semble-t-il, le scepticisme rencontré. La plupart de ceux qui se sont intéressés au sujet ont en effet des idées très arrêtées et des *a priori* sur la notion de parenté entre États<sup>17</sup>. C'est pourquoi, les idées sur les parentés mythiques varient. Selon son tempérament et son degré plus ou moins grand de scrupule religieux, chacun pense détenir la vérité. On peut dire en d'autres mots que l'idée que se fait chacun des parentés mythiques, sujet qui touche aux croyances personnelles, est proportionnel à ses convictions sur la rationalité historique<sup>18</sup>. Malgré tout, il ne saurait être question de reprendre

<sup>16</sup> En plus de son analyse, S. Lücke entend donner, dans son *Introduction*, une leçon de méthode. Selon lui, je serais resté confiné à la terminologie tandis que lui-même, dépassant cet aspect de façade, aurait analysé les phénomènes qui se trouvent derrière les termes. Ainsi écrit-il, *Syngeneia*, p. 12: «Es seien an dieser Stelle einige methodologische Anmerkungen gestattet. [...] Wirkliche historische Erkenntnis ist jedoch nicht bei einer oberflächlichen Behandlung der Terminologie zu erreichen, sondern sie kann nur dann erzielt werden, wenn man nach den Phänomenen fragt, die sich hinter den Termini verbergen» (je mets en évidence). Ce qui me surprend, c'est l'opinion selon laquelle les phénomènes constituent la réalité en soi ou le monde de l'Être. En fait, ce n'est que la tentative faite par l'historien de replacer ces phénomènes dans leur contexte, différent pour chaque époque, qui lui permet de dresser un tableau historique. C'était l'illusion de l'école historique que l'on a coutume d'appeler 'positiviste' et qui était représentée en France par Ch.-V. Langlois et Ch. Seignobos, que de croire qu'un sujet traité à une époque l'était définitivement. Ces deux savants ne pensaient pas que chaque période marquait de sa propre idéologie le sujet en question. Pour éviter cet inconvénient, chaque époque doit de nouveau traiter les sujets qui l'ont pourtant déjà été. Les sujets seront analysés ainsi d'une manière nouvelle, avec un regard correspondant aux préoccupations du moment. C'est pourquoi la réalité en soi qui serait quelque chose d'intangible n'existe pas en histoire. Ce sont là des lieux communs qu'il m'est pourtant apparu nécessaire de répéter.

<sup>17</sup> Ainsi A. GIOVANNINI (*art. cit.* [n. 6], p. 162) pense-t-il que les parentés entre Grecs eux-mêmes sont le plus souvent réelles et que celles entre Grecs et non Grecs sont nécessairement légendaires. Toujours sur la base d'idées préconçues, Ed. WILL, *art. cit.* (n. 6), p. 312-317, veut à tout prix voir une différence de sens entre les termes συγγένεια et οἰκειότης.

<sup>18</sup> J'ai démontré ailleurs (*art. cit.* [n. 6], p. 167-168) le peu d'importance que prêtait au phénomène un esprit rationaliste alors qu'au contraire quelqu'un de scrupuleux y attachait une grande valeur. C'est cette différence de sensibilité à l'argumentation basée sur la parenté mythique que l'on retrouve entre M. Holleaux ou Ed. Will d'une part et L. Robert d'autre part.



tous mes arguments et de les démontrer un par un. En revanche, j'ai une ambition plus raisonnable: expliquer au moyen de trois arguments (définition, utilisation et création de la *συγγένεια*) ce qui m'a amené aux conclusions que je persiste à croire fondées et justes.

#### ARGUMENT 1: DÉFINITION DU MOT ΣΥΓΓΕΝΕΙΑ

Chaque fois que se rencontrait une inscription avec le terme *συγγένεια* qu'on traduit de manière générale par «parenté»<sup>19</sup>, faisant référence à une parenté entre deux peuples ou deux régions mais en aucun cas entre deux personnes, je l'ai retenue. J'ai ainsi constitué un corpus des inscriptions contenant le mot *συγγένεια* composé de 135 textes. Dans ce corpus, on voit que la parenté se manifeste sous une forme particulièrement simple et brève<sup>20</sup>. Par exemple, on la trouve exprimée ainsi: *ἐπειδὴ Τήιοι φίλοι καὶ συγγενεῖς διὰ προγόνων ἰδύρχοντες*<sup>21</sup>... Ce passage peut se traduire de cette manière: «attendu que les Téiens sont nos<sup>22</sup> amis et nos parents ancestraux...» La thèse que j'ai démontrée dans mon ouvrage est que le mot *συγγένεια* ne pouvait pas être attribué de manière arbitraire. Au contraire, il indiquait toujours un lien de parenté à l'origine de son octroi. Avant toute chose, je préciserai sa signification par rapport au mot *οἰκειότης*, 'son synonyme'. Tandis que *συγγένεια* signifie par définition «ce qui appartient au même *genos*»<sup>23</sup>, *οἰκειότης*, lui, étymologiquement, vient d'*οἶκος*, «la maison». Confronté à *συγγένεια*, il possède alors une nuance différente. Là aussi j'ai montré dans ma thèse<sup>24</sup> le sens fort que possède *συγγένεια* par étymologie. Il se traduit en conséquence par «parenté par le sang». En revanche, *οἰκειότης* met en évidence non pas une parenté de sang mais simplement un lien sans consanguinité. C'est pourquoi il se traduit normalement par «parenté par alliance» quand il sert à exprimer un lien de parenté. Ces précisions permettent de marquer la différence entre les deux termes et de voir le degré moindre d'*οἰκειότης*

<sup>19</sup> Ou son adjectif *συγγενής*, «parent»: je ne préciserai pas chaque fois qu'il s'agit de l'un ou l'autre mot. Mes conclusions valent naturellement pour l'un comme pour l'autre des mots ainsi que pour leurs dérivés.

<sup>20</sup> Il s'agit là de l'écrasante majorité des cas du corpus qui ne sont pas explicités.

<sup>21</sup> *Inscr. Creticae* II XII 21 [n° 43f PLG].

<sup>22</sup> Ce sont les habitants de la cité crétoise d'Eleutherne qui parlent.

<sup>23</sup> P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris 1968, s.v. *γίγνομαι*, p. 222.

<sup>24</sup> O. CURTY, *PLG*, p. 224 et 241.

par rapport à *συγγένεια*. Ce trait avait déjà été remarqué par L. Robert<sup>25</sup>. Nous aboutissons, lui et moi, aux mêmes conclusions: *συγγένεια* et *οἰκειότης* ont un sens distinct. Comme lui, cependant, j'ai montré qu'il arrivait aux deux termes d'être synonymes<sup>26</sup>.

J'en viens maintenant au mot *συγγένεια* seul et au fait que le titre de parent pouvait uniquement être octroyé si des critères précis étaient remplis. C'est ce que conteste S. Lücke<sup>27</sup>. Pour défendre mon point de vue,

<sup>25</sup> L. ROBERT, *Hellenica* I, p. 58.: «J'ai donc pensé à suppléer ici un terme de parenté, moins étroit que *συγγενής*: [οἰκεί]ας.»

<sup>26</sup> L. ROBERT, *Op. Min. Sel.* I, p. 100 n. 5 (= *BCH* 52, 1928, p. 171 n. 5): «En général, dans les décrets hellénistiques, les deux mots *συγγενεῖς* et *οἰκεῖοι* ont un sens distinct. Quelquefois cependant, ils sont équivalents.» Cf. O. CURTY, *PLG*, p. 231-234 (différence de sens entre les deux termes), p. 230-231 et p. 138 (synonymie des deux termes). Je peux ainsi revendiquer L. Robert dans mon camp. Je sais bien que cette présence ne m'accorde en aucun cas la certitude d'avoir raison pas plus que son absence ne donne à S. Lücke celle d'avoir tort, du moins sa position est-elle fragilisée.

<sup>27</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 87: «Die Propagierung von realen oder fiktiven Abstammungen und Verwandtschaften diente in der griechischen Welt durch alle Zeiten hindurch auch dem Zweck, entweder das Prestige von Gemeinden oder Herrschern zu steigern oder — dies betrifft vor allem Polisgemeinden — Identität zu stiften. [...] Aus unterschiedlichen Motiven heraus propagierten die kleinasiatischen Gemeinden "verwandschaftliche" Beziehungen zu den renommierten Gemeinden des Mutterlandes, allen voran zu Athen, Sparta und Argos. Für die kleinasiatischen Gemeinden, die auch nach heutiger Auffassung als "griechisch" gelten dürfen, so vor allem die ionischen Gemeinden an der Westküste Kleasiens, mag es in dieser Situation vor allem darum gegangen sein, ihren Weg in den griechischen Kosmos zurückfinden und zu dokumentieren, dass sie ursprünglich dazu gehört hatten, vorübergehend ausgeschlossen waren und nunmehr wieder zurückkehrten». La première phrase de S. Lücke prétend que le but des parentés fut de renforcer le prestige de communautés éloignées du cœur de l'Hellade et que celles-là étaient accordées sans aucun critère précis: il suffisait alors qu'une cité ressente le besoin d'être parente d'une cité grecque pour que cette parenté lui fût octroyée. Le problème est de trouver une preuve à cette attitude. Au contraire, dans la position que je défends, il est possible à chaque fois de reconnaître un lien fort à l'origine de la parenté. L'exemple de Tégée et de Pergame le montrera bien. D'autre part, il me semble que dans ce passage, S. Lücke confond deux concepts pourtant bien distincts. Le premier est le désir des communautés grecques, loin de leur pays d'origine, de se voir reconnues comme telles et de rechercher une ascendance hellène, peu importe le nom de la métropole du moment qu'elle appartient au monde grec. Le second date de l'Empire romain. A ce moment-là une autre attitude naquit: celle d'appartenir non plus au monde grec en général, mais à certaines cités prestigieuses de l'Hellade. Parmi ces dernières on peut citer Athènes, Argos ou Sparte. C'était l'époque de ce que L. Robert a appelé les «belles parentés», cf. L. ROBERT, *Op. Min. Sel.* VI, p. 211-249 (= *HSPH* 1977, p. 1-39), ainsi que celle d'un courant 'panhellénique', cf. Ch.P. JONES, *The Panhellenion*, *Chiron* 26 (1996), p. 29-56. À cette époque, D. MUSTI, *art. cit.* (n. 3), p. 49, parle du caractère artificiel des parentés en ce sens que les liens qui justifient la parenté sont de plus en plus ténus. Quant à moi, D. Musti a bien vu (p. 48) que je ne parlais ni du caractère artificiel des parentés, ni de leur 'dilatation'. Les parentés deviennent autre chose. Ce n'est plus tant la parenté avec une cité grecque qui compte que celle avec une cité grecque prestigieuse (cf. ci-dessous). J'écrivais ainsi dans ma thèse (p. 262-263): «À la fin de l'époque hellénistique et au



je me servirai de l'exemple fourni par la parenté attestée entre les cités de Tégée en Arcadie et de Pergame en Asie Mineure.

On trouve aux l. 17-19 d'une inscription de Pergame<sup>28</sup> la mention d'une parenté entre cette dernière et Tégée: [Ἴνα δὲ τὰ ἐν] | τοῖς προὔπαρχουσιν [δ]η[λο]ν[ή]μ[α]σι περὶ τῆς συγγενείας ἡμῶν | [πρὸς] Τ[ε]γε[υ]-ά[τα]ς... que l'on peut traduire ainsi: «afin que ce qui se trouve dans les documents relatifs à notre parenté avec les Tégéates...». L'inscription traite des bons rapports entre les cités de Tégée et de Pergame. Cependant ceux-ci ne suffisent pas à justifier le titre de 'parent'<sup>29</sup>. Aucun indice dans l'époque historique ne corroborait la parenté entre les deux cités. Or, si l'on suit mon raisonnement, il fallait que ces liens fussent justifiés. L'octroi par Pergame de la parenté à Tégée devait par conséquent reposer sur des critères précis à rechercher dans une époque antérieure à la période historique, c'est-à-dire à l'époque mythique. À cette époque justement, Augè, fille du roi de Tégée, après avoir subi les assauts d'Héraclès, mit au monde un enfant du nom de Télèphe. Ce dernier, après bien des vicissitudes, devint roi de Pergame<sup>30</sup>. On a vu que ces liens de parenté rejaillissaient sur la cité et ses habitants de l'époque historique. On peut par conséquent en déduire que ce mythe était à l'origine de la parenté entre les deux cités. Est-on en droit de généraliser le propos et d'affirmer que chaque occurrence du mot συγγένεια, même si elle n'est pas explicitée, recouvre bien une parenté mythique? Dans ma thèse, j'ai répondu

cours de l'époque impériale, la notion de parenté se modifia. Les cités n'y voyaient plus la communauté d'intérêt, ni les devoirs qu'elle impliquait, mais l'utilisait pour se rattacher à des cités prestigieuses. Cela leur permettait de se construire une histoire mythique et de s'attribuer comme fondateurs des héros glorieux. Dans le contexte de la seconde sophistique et du «retour au passé», et avec la création du Panhellénion, les parentés sont, en quelque sorte, réactualisées. Elles ne servent plus à établir des relations horizontales entre cités égales, appartenant à la même race, mais plutôt à marquer des relations verticales, c'est-à-dire la filiation dans laquelle s'inscrit une cité qui cherche à prouver son hellénisme». Le cas d'Alabanda est particulièrement révélateur de ce changement dans la notion de parenté. À la fin du III<sup>e</sup> s. a.C. cette cité se déclarait parente des Grecs en général (n° 13 de mon corpus; *Fouille Delphes* III 4, 163). Environ un siècle plus tard, la cité affichait sa parenté avec celle de Carystos (n° 31 de mon corpus; *IG XII 9*, 4). Au III<sup>e</sup> s. p.C., la cité développait des liens étroits avec Sparte (cf. les références p. 259-260 de ma thèse). Enfin, D. Musti a raison de déplorer le fait que son article n'ait pas été suffisamment mis en exergue car il y a plus de quarante ans qu'il avait déjà posé le problème dans un cadre qu'aucun des autres savants n'a dépassé.

<sup>28</sup> *Inscr. Pergamon* I 156.

<sup>29</sup> O. CURTY, *PLG*, p. 215-216.

<sup>30</sup> D'ailleurs, à l'époque historique, les souverains de cette cité faisaient remonter leur origine à Héraclès grâce à Télèphe, cf. L. ROBERT, *Op. Min. Sel.* VI, p. 457-468 (= *RPh* 1984, p. 7-18).

par l'affirmative à cette question en montrant pour chaque attestation de ce mot le lien soit mythologique, soit historique, qui le justifiait. S. Lücke s'oppose à cette interprétation<sup>31</sup>. Pour lui, le mot en lui-même n'a que très peu d'importance<sup>32</sup>; il en a même si peu qu'il en vient à n'être plus qu'une formule stéréotypée<sup>33</sup>. Ainsi pour S. Lücke serait-il usuel que *syngeneia* ne signifie qu'un rapport quelconque. En revanche, ce ne serait qu'occasionnellement qu'il signifierait 'parenté par le sang' comme pourtant je le traduis habituellement.

S. Lücke entend donner à ce mot un sens figuré<sup>34</sup>. À l'appui de son raisonnement, il cite trois passages, ceux d'Aristote<sup>35</sup>, de Lucien<sup>36</sup> et de Zosimos de Panopolis<sup>37</sup>. Ces textes dans lesquels συγγένεια signifie

<sup>31</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 119: «Demnach kann *syngeneia* Verwandtschaften aller Art bezeichnen, nicht nur Bluts-Verwandtschaften. Es ist von daher verfehlt, in jedem Fall ein reales oder auch nur ein fiktives blutsverwandtschaftliches Verhältnis zwischen zwei Gemeinden zu vermuten, die in einem offiziellen Dokument sich als συγγενεῖς bezeichnen». Cependant, S. Lücke avait malgré tout reconnu quelques lignes plus haut: «[...] was nicht ausschliesst, dass *syngeneia* im Einzelfall sehr wohl die Bedeutung «Blutsverwandtschaft» gehabt haben kann».

<sup>32</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 26-27: «Im Gegensatz zu den Positionen vor allem Curtys und Elwyns gehe ich davon aus, dass der Terminus *syngeneia* weder grundsätzlich Blutsverwandtschaft bezeichnet, noch der Ursprung dieser Blutverwandtschaft stets im Bereich des Mythos zu suchen ist».

<sup>33</sup> S. Lücke voit la notion de parenté comme une formule stéréotypée, vide de sens. Il la retrouve par exemple dans les décrets en l'honneur des juges étrangers. Ainsi écrit-il, *Syngeneia*, p. 120: «Einen Eindruck vom stereotypen Charakter der Verwendung vermittelt recht gut die Zusammenstellung der entsprechenden Formulierungen in den Dankesdekreten für die Entsendung von Richtern». Pour lui, la συγγένεια est attribuée sans critères précis, de la même manière qu'une autre notion banale pour notre sujet, la φιλία (cf. O. CURTY, *PLG*, p. 215-216). On utilise la notion de parenté quand le besoin s'en fait sentir; par exemple quand une cité demande à une autre l'envoi de juges ou quand deux voisines ont besoin d'arbitres. La notion de parenté deviendrait alors purement utilitariste. C'est pourquoi S. Lücke écrit p. 73: «Nicht nur zur Schlichtung innergemeindlicher Streitigkeiten, sondern auch zur Vermittlung bei "internationalen" Konflikten traten Schiedsrichter in Aktion, die gelegentlich aus Gemeinden kamen, die mit einer oder besser noch mit beiden streitenden Parteien eine Form von "Verwandtschaft" behaupten konnten». Toute ma thèse tend à démontrer qu'il ne s'agit pas d'une forme de parenté mais bien d'une parenté. De plus, il faut relever que S. Lücke commet la confusion fréquente entre les juges qui viennent d'une cité dans une autre pour régler les procès pendants entre concitoyens et les arbitres internationaux, venus d'une tierce cité mais pour arbitrer un différend frontalier entre deux cités voisines. La même confusion se répète à la p. 76. Ce type d'erreur a été dénoncé à plusieurs reprises par J. et L. ROBERT, notamment *Bull. Epigr.* 1973, n° 240 et 241. Sur les juges étrangers, cf. pour une vue d'ensemble L. ROBERT, *Op. Min. Sel.* V, p. 137-154 (= *Xenion, Festschrift für Pan. I. Zepos*, p. 765-782).

<sup>34</sup> Cf. ci-dessus n. 12.

<sup>35</sup> Aristote, *Hist. An.* 539a22.

<sup>36</sup> Lucien, *Herc.* 5.

<sup>37</sup> Zosimos de Panopolis, III 28.10 [non vidi].



seulement « ressemblance », voire « communauté » mais non plus « parenté » et en tout cas pas « parenté par le sang » prouveraient à l'évidence, selon S. Lücke, le sens faible du terme *συγγένεια*<sup>38</sup>. En outre, ce phénomène se retrouve aujourd'hui dans certaines langues modernes. Si la langue française, en effet, parle bien de villes 'jumelles', l'allemand, en revanche, se borne à utiliser le terme de villes 'Partner', sans allusion à une quelconque parenté<sup>39</sup>. Le raisonnement de S. Lücke ne tient pas. Tout d'abord, on constate que le sens figuré est fréquemment utilisé. Il se rencontre dans toutes les langues et par exemple en français. Il n'y a qu'à citer la phrase « l'étroite parenté de la beauté et de la mort »<sup>40</sup>. Il n'est nul besoin de rechercher des auteurs rares et précieux pour expliquer cette tendance. S. Lücke, d'ailleurs, en est bien conscient<sup>41</sup>. Mais si indéniablement dans les trois exemples cités par S. Lücke le mot *συγγένεια* a le sens figuré de 'ressemblance', le nombre de trois est manifestement trop petit face à la quantité d'exemples où *συγγένεια* revêt son sens propre pour emporter l'adhésion. Il est de mauvaise méthode de postuler que le sens figuré du mot *συγγένεια* doit être retenu dans le langage diplomatique, alors que les exemples sur lesquels s'appuie S. Lücke, ne sont qu'au nombre de trois. En outre, les auteurs chez lesquels ils se trouvent sont peu pertinents pour notre propos. La première citation est tirée d'un ouvrage que j'oserais qualifier de 'biologie' écrit par un philosophe. La deuxième provient d'un auteur connu pour son sens de l'ironie. Quant à la troisième, il s'agit d'un passage chez un auteur tardif. Un autre argument peut être invoqué pour prouver le sens propre et non figuré du mot *συγγένεια* dans le langage diplomatique. On peut en effet citer un décret honorifique rendu par une cité de Crète, Priansos<sup>42</sup> pour Hérodotos et Ménéclès,

<sup>38</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 119: « Diese Behauptung [= croire que le sens de *συγγένεια* n'est que 'parenté par le sang'] ist in Anbetracht der Wortbedeutung in den literarischen Quellen sehr unwahrscheinlich ».

<sup>39</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 16: « All dies [= cas contemporains de parenté développés dans ma thèse et cités par S. Lücke] sind schöne Beispiele, doch während das Französische die sich zusammenschliessenden Gemeinden als "Zwillinge" (« jumelles ») bezeichnet und sich somit eines Terminus aus dem Bereich der Blutsverwandtschaft bedient, spricht das Deutsche hier von Städte "partnern", verzichtet also auf Verwandtschaftsterminologie ».

<sup>40</sup> J.-P. SARTRE, *Situations II* (éd. Gallimard), Paris 1948, p. 173.

<sup>41</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 16: « Das Phänomen ist hinreichend bekannt, und bei einigem Nachdenken fällt einem eine Vielzahl ähnlicher Fälle ein, ja es scheint nahezu ein Naturgesetz der Funktionsweise des menschlichen Verstandes zu sein, hinter Ähnlichkeiten welcher Art auch immer Verwandtschaften zu vermuten oder sich wenigstens der entsprechenden Terminologie zu bedienen, um die Ähnlichkeiten zu verdeutlichen ».

<sup>42</sup> *Inscr. Creticae* I XXIV 1 et A. CHANIOTIS, *Historie und Historiker in den griechischen Inschriften*, Stuttgart 1988, p. 348-349.

deux ambassadeurs de Téos envoyés dans l'île vers 160 a.C. Là, Ménéclès présenta un résumé de l'histoire mythologique des dieux et des héros crétois à partir d'œuvres poétiques et historiographiques. L'anecdote exposée permet d'affirmer que le terme *syngeneia* doit être pris dans son sens propre. En effet, la matière dans laquelle puisaient les diplomates était constituée de récits mythologiques où les parentés *au sens propre* jouaient un grand rôle. Ainsi ne pouvait-il être question d'utiliser dans ces cas des liens mythologiques au sens figuré. Il fallait absolument que les liens de parenté entre les différents héros fussent concrets pour être valablement utilisés. Par conséquent, traduire dans ces récits le terme *syngeneia* par son sens figuré, constitue une lourde erreur.

Cette production fait penser inévitablement à celle qui a été bien exposée par A. Chaniotis<sup>43</sup> et concernant des ambassadeurs de Mylasa, en Crète également. Ces exemples montrent bien la diplomatie antique entièrement basée sur la mythologie et la *syngeneia* au sens de 'parenté' qui y joua un grand rôle; ce serait méconnaître gravement l'histoire dans l'Antiquité que d'ignorer cette dimension et de prendre *syngeneia* au sens figuré. Pour les Anciens, la mythologie était de l'histoire qui avait été certes enjolivée par les poètes, mais néanmoins réelle<sup>44</sup>. C'est un lieu commun que de le répéter et les exemples cités montrent à l'évidence la mythologie comme un répertoire bien vivant de récits dans lequel on pouvait puiser à l'infini<sup>45</sup>.

<sup>43</sup> A. CHANIOTIS, *ZPE* 71 (1988), p. 154-156.

<sup>44</sup> C'est de l'histoire potentielle selon la belle formule de M. Piérart.

<sup>45</sup> On ne peut pas faire grief à S. Lücke d'ignorer cet aspect, *Syngeneia*, p. 120: « *Syngeneia* wird in den Dokumenten des zwischenstaatlichen Verkehrs manchmal explizit, zumeist jedoch implizit als Argument beziehungsweise Begründung für wechselseitiges Wohlverhalten angeführt ». Mais il insiste surtout sur l'effet que devaient provoquer les agissements des diplomates et ne met guère l'accent sur les preuves et les documents dont ils se servaient. Il prétend: « Das Kalkül dieser Gesandten war sicherlich sehr stark auf die Emotionen ihrer Gastgeber ausgerichtet ». Je veux bien. Seulement, les documents où la parenté est développée de manière explicite montrent qu'il s'agit d'un argument largement utilisé par les diplomates. Par conséquent, on peut se servir de ces documents où la parenté est discutée en détails pour expliquer ceux où la parenté est exprimée de manière beaucoup plus concise. En revanche, il me semble de mauvaise méthode de refuser d'expliquer les documents moins explicites par ceux qui le sont le plus. Et c'est une mauvaise déduction que d'interpréter comme des exceptions (« Einzelfälle ») les documents où la parenté est longuement décrite et analysée. Au contraire, ces derniers doivent servir à expliciter les documents où la parenté est mentionnée sans plus. Poussée à l'extrême, la logique de S. Lücke aboutit à une impasse. En effet, tout ce qui est explicite ressortit, selon lui, au cas particulier. Cela empêcherait par conséquent de comprendre et d'expliquer toute allusion. Or, l'Antiquité a des sources en grande partie allusives. En fonction de ce que je viens de démontrer, je me demande ce qu'il faut faire de ces sources peu



## ARGUMENT 2: UTILISATION DIPLOMATIQUE DE LA NOTION DE ΣΥΓΓΕΝΕΙΑ

Un second argument, celui qui est utilisé par la cité de Lampsaque<sup>46</sup>, est avancé par S. Lücke pour étayer son raisonnement. Cette cité se déclarait parente des Romains en utilisant pour cela le mot συγγένεια. Elle n'hésitait pas à y avoir recours parce qu'elle était membre de la Confédération troyenne dans laquelle se trouvait également la cité d'Ilion. Or, cette dernière était parente des Romains. Par conséquent Lampsaque s'autorisait du lien qui existait entre Rome et Ilion pour s'attribuer à son tour une parenté avec Rome. Selon S. Lücke, ce serait précisément ce comportement qui prouverait indéniablement le caractère artificiel de la συγγένεια<sup>47</sup>.

À mon avis, l'exemple de la cité de Lampsaque prouve au contraire la qualité non artificielle de la notion de la συγγένεια. C'est uniquement parce que la cité d'Ilion parente de Rome était membre de la Confédération troyenne, comme la cité de Lampsaque, que cette dernière pouvait se donner le titre de 'parente' de Rome. Lampsaque ne s'arrogeait pas arbitrairement un tel titre, mais elle le justifiait par des critères que l'on peut certes trouver complètement artificiels de nos jours, mais auxquels les Anciens croyaient fermement. Or, S. Lücke prétend le contraire: il pense que les Anciens utilisaient la notion de parenté au sens figuré. Mais cela semble improbable car la cité de Lampsaque déclarait officiellement que la parenté entre Rome et elle remontait à<sup>48</sup> ... (la pierre est brisée justement à cet endroit). On voit ainsi que la συγγένεια était justifiée même si on ne peut restituer le nom manquant. Cela renforce encore une fois le terme συγγένεια dans son sens propre et non figuré.

## ARGUMENT 3: FABRICATION D'UNE ΣΥΓΓΕΝΕΙΑ

Enfin, S. Lücke prend l'exemple de la cité de Priène<sup>49</sup> en Asie Mineure refondée au IV<sup>e</sup> s. a.C., pour montrer le caractère purement arbitraire et artificiel de la συγγένεια. La cité de Priène, comme ses voisines, faisait

explicites, s'il est de mauvaise méthode de les expliquer les unes en fonction des autres, plus claires.

<sup>46</sup> Syl<sup>3</sup> 591 [PLG n° 39].

<sup>47</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 17: «Es [= la parenté entre Lampsaque et Rome] läge somit ein Fall vor, in dem zur Bezeichnung einer Verbundenheit, die nicht aus echter Blutsverwandtschaft resultierte, Verwandtschaftsterminologie verwendet wurde».

<sup>48</sup> Syl<sup>3</sup> 591 [PLG n° 39], l. 24-25: δία τε [τὴν ὅ] [πάρχουσιν] ἡμῖν πρὸς αὐτοῦς συγγένεια, ἣν καὶ ΑΠΟ[- -].

<sup>49</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 97-101.

remonter son origine à la colonisation ionienne que le marbre de Paros plaçait au XI<sup>e</sup> s. a.C.<sup>50</sup> Mais, dans la seconde partie du Ve s. a.C., la cité cessa d'exister pour une raison que nous ignorons<sup>51</sup>. Elle fut refondée dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> s. a.C.<sup>52</sup>. Ses colons d'alors, d'origine diverse, venaient de régions que nous ne connaissons pas<sup>53</sup>. Il fallait par conséquent que Priène trouvât un moyen pour les unir et cimenter son identité<sup>54</sup>. S. Lücke pense que, pour ce faire, la jeune cité de Priène se serait délibérément créé tout un passé. Ainsi se serait-elle inventé des mythes de fondation. Toujours selon lui, ces mythes l'auraient rattachée à Athènes, cité qui faisait l'unanimité parmi ses colons<sup>55</sup>; c'est pourquoi Priène aurait cherché à avoir des points communs avec Athènes<sup>56</sup>. Les

<sup>50</sup> Sur la date de la migration ionienne, différente pour chaque auteur ancien selon les calculs qu'il utilise, cf. M.B. SAKELLARIOU, *La migration grecque en Ionie*, Athènes 1958, p. 307-324. Sur le débat des modernes relatif à la même question, cf. F. PRINZ, *Gründungsmythen und Sagenchronologie*, Munich 1979, p. 314-317. D'autre part, la volonté de se rattacher à la Grèce continentale est un phénomène bien connu pour les cités d'Ionie. Ce trait a été mis en lumière, entre autres, par F. PRINZ, *ibid.*, p. 2.

<sup>51</sup> Cf. G. KLEINER, art. *Priene*, *RE*, Suppl. IX (1962), col. 1186, ainsi que C.V. CROWTHER, *I. Priene 8 and the History of Priene in the Early Hellenistic Period*, *Chiron* 26 (1996), p. 195-250. Bien que ce dernier article propose une nouvelle chronologie des premières inscriptions de Priène, différente de la traditionnelle fixée par F. Hiller von Gaertringen, il n'a aucune incidence sur l'histoire mythique de la cité. Malgré ces articles et ces recherches, il est très difficile de déterminer ce qu'il advint de l'ancienne cité. Tout au plus voit-on Samos et Milet se battre à son sujet, cf. Thucydide I 115.2. Pour Th. LENSCHAU, *De rebus Priensium*, *LSKPh* XII-XIII, 1890 (réimprimé Hildesheim-New York 1972), p. 163-164, cette indication montrerait que Priène était à cette époque soumise à Milet. Cf. pour une même vision, E. WILL, *Le monde grec et l'Orient*, I, Paris 1972<sup>2</sup>, p. 283, et R. MEIGGS, *The Athenian Empire*, Oxford 1973<sup>2</sup>, p. 428.

<sup>52</sup> Nous le savons avec certitude par différentes preuves, dont la plus évidente est la dédicace qui se trouve sur le temple d'Athéna Polias faite par Alexandre le Grand. Sur le temple, cf. C.V. CROWTHER, *art. cit.* (réf. n. 51), p. 199 n. 16 (contient la bibliographie afférente). Il donne avec sûreté un *terminus post quem* que l'on peut placer en 334 a.C.

<sup>53</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 97: «Wir wissen leider nicht, woher die Bürger stammten, die dort angesiedelt wurden».

<sup>54</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 97: «Man kann jedoch davon ausgehen, dass es von grosser Bedeutung gewesen ist, möglichst rasch eine kollektive Identität der Neuankömmlinge zu schaffen, um den dauerhaften Bestand der Polis zu garantieren».

<sup>55</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 97: «Genau dies [= l'identité collective de la cité] aber konnte durch die Förderung des Bewusstseins, von einer der — nach Ansicht der Griechen — ältesten und renommiertesten Gemeinden des Mutterlandes abzustammen, erreicht werden». (c'est naturellement Athènes qu'il faut comprendre). Il ajoute, p. 99: «Unter diesen Voraussetzungen ist es sicher nicht von Nachteil gewesen, auf eine enge Beziehung zu den Athenern, der angeblichen Muttergemeinde aller Ioner, verweisen zu können».

<sup>56</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 100: «In ihrem Wunsch, die Verwandtschaft mit den Athenern unter Beweis zu stellen, gingen die Priener sogar so weit, ihre in den offiziellen Urkunden verwendete Sprache so weit wie möglich von typisch ionischen Elementen zu befreien und sie auf diese Weise dem Attischen anzunähern».



deux cités se seraient rattachées l'une à l'autre d'une manière très simple: il aurait suffi que l'histoire officielle fit venir d'Athènes les premiers colons de Priène<sup>57</sup>. En outre, on peut relever une mention qui, de prime abord, semble inexplicable: l'histoire officielle mentionne également des colons de Priène venant de Béotie<sup>58</sup>. On s'est demandé la raison d'une telle origine. S. Lücke, toujours dans l'optique d'une origine artificielle qui justifie le présent, la met en rapport avec le Panionion. Ce dernier, comme son nom l'indique, était le sanctuaire fédéral des cités grecques de Ionie. On y vénérât Poséidon Helikonios. Des chercheurs modernes ont expliqué l'adjectif Helikonios par le rapport étroit qu'entretenait Poséidon avec l'Hélikon, montagne sacrée de Béotie, tandis que les Anciens<sup>59</sup>, eux, faisaient dériver le nom de la cité d'Héliké<sup>60</sup>. Selon S. Lücke, cette manière de procéder, c'est-à-dire la manipulation systématique des mythes ainsi que des parentés qui en découlent, prouverait le caractère très relatif et peu fiable de la συγγένεια.

<sup>57</sup> Il y a contradiction entre deux passages de la thèse de S. Lücke à propos de la précision accordée à la parenté athénienne. D'un côté, il prétend (*Syngeneia*, p. 99): «Für solche Fälle ist es sicherlich von grossem Nutzen gewesen, auf innige Beziehungen zu den Athenern verweisen zu können. Die Inschrift im Gymnasium von Priene konfrontierte die Jugend der Gemeinde von Anfang an mit dieser angeblichen Verwandtschaft und wappnete sie gewissermassen für künftige Auseinandersetzungen mit Rivalen». Si je comprends bien ce passage, S. Lücke semble dire que la jeunesse de Priène devait tenir prêts ses arguments pour défendre son origine athénienne, car elle était souvent prise à parti. Mais d'un autre côté, lui-même écrit, p. 101: «Es ist sehr zweifelhaft, ob der antike Rezipient der Information, die Priener seien Verwandte der Athener, die Frage gestellt hat, auf welche Weise oder über welche genealogische Verknüpfung dies der Fall war». Par cette phrase, S. Lücke semble souligner le fait que la parenté pouvait être attribuée sans critères précis. Il prétend qu'elle revêtait une faible valeur entre Priène et Athènes, vu que l'homme antique ne se serait pas demandé l'origine d'un tel lien.

<sup>58</sup> Pausanias VII 2.10.

<sup>59</sup> *Etym. Magn.* s.v. 'Kypris', et surtout Strabon VIII 7.2, 384C.

<sup>60</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 99-100: «Demnach bestand auch eine "Verwandtschaft" zwischen Prienern und Thebanern beziehungsweise Böotern. Wieso aber diese Abstammung? Ich glaube, dass die Antwort auf diese Frage im Zusammenhang mit dem Panionion steht. Die dort verehrte Gottheit ist Poseidon Helikonios gewesen. Strabon zufolge stammte dieser Kult ursprünglich aus des an der Nordküste der Peloponnes gelegenen Ionergemeinde Heliike, die unschwer als Namensgeber des Kultnamens "Helikonios" zu erkennen ist. "Helikonios" lässt sich jedoch noch von einem anderen geographischen Namen herleiten. "Helikon" ist der Name des berühmten, in Böotien gelegenen Berges, der traditionell als Sitz der Musen betrachtet wurde, von dem jedoch bereits der homerische Hymnos an Poseidon zu berichten weiss...». Selon F. PRINZ, *op. cit.* (n. 50), p. 343-345, toutefois, les Anciens avaient raison: "Hélikonios" se laisserait bien dériver du nom de la cité d'Héliké. Cette cité a disparu par engloutissement au IV<sup>e</sup> s., mais les parentés que l'on tirait d'elle ont subsisté. Pour F. Prinz, la mention de la cité d'Héliké serait due à la volonté des Grecs d'Achaïe de se rattacher aux Ioniens.

L'exemple de la cité de Priène montre certes l'utilisation de parentés nouées avec Athènes et la Béotie. Ces parentés sont pour S. Lücke complètement artificielles, vu qu'elles sont sciemment créées *ex nihilo*. Pour lui, Priène aurait aussi bien pu se rattacher à une autre cité telle Milet ou Ephèse<sup>61</sup>. Il en va cependant autrement. En réalité, la nouvelle cité a agi ainsi par fidélité à son ancienne métropole et non par opportunisme comme voudrait le faire croire S. Lücke. Plusieurs indices prouvent que l'ancienne Priène était déjà rattachée à Athènes. Premièrement, il y a le fait que Priène conserva son nom, ce qui montre que la nouvelle Priène tenait à s'inscrire dans la tradition de l'ancienne cité. On peut en conclure que la nouvelle cité dut également reprendre les mythes de son aînée. Deuxièmement, un autre témoignage de la proximité des relations entre Priène et Athènes peut être trouvé dans ce qu'il est convenu d'appeler les listes de tributs attiques<sup>62</sup>. Ces listes existent depuis 454 a.C. Or, de cette date à 443 a.C., Priène apparaît régulièrement en payant la somme de 100 drachmes<sup>63</sup>. Après cette date, elle n'apparaît plus de manière certaine<sup>64</sup>. Tant qu'elle figura dans les listes, Priène s'acquitta régulièrement et scrupuleusement de son tribut. Il est par conséquent permis de conclure que cette régularité et ces scrupules témoignent de la fidélité de Priène envers Athènes<sup>65</sup>. Ce sentiment de loyauté devait probablement se refléter dans les mythes de l'ancienne Priène. Or, la nouvelle cité du IV<sup>e</sup> s. a.C. est également proche d'Athènes. On peut ainsi conclure que les mythes

<sup>61</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 97: «Man kann davon ausgehen, dass die Priener es nicht versäumt haben werden, diese angebliche Abstammung von den Athenern einer nach Möglichkeit grossen Anzahl von Zeitgenossen, namentlich den unmittelbar konkurrierenden Gemeinden — man könnte an Milet oder Ephesos denken — zur Kenntnis zu bringen». M. Piérart m'a signalé en passant que Milet ne figurait pas dans le Catalogue des vaisseaux de l'Iliade. Or cette absence de Milet constitue un obstacle dirimant qui l'exclut de toute histoire mythique assez ancienne. Il ne pouvait en effet être question pour une cité grecque de rattacher ses mythes de fondation à une cité qui ne figurait pas dans le Catalogue des vaisseaux, seule preuve de son ancienneté.

<sup>62</sup> Je remercie chaleureusement Bjørn Paarmann, chercheur sur les listes de tributs attiques, de m'avoir guidé dans le dédale de l'épigraphie athénienne du V<sup>e</sup> s. a.C.

<sup>63</sup> Comme les sommes gravées représentent le montant versé par les alliés en prémisses à Athéna (c'était le 1/60<sup>ème</sup> de leur tribut), un calcul rapide et simple permet de connaître le montant du tribut de Priène: il est de 100 drachmes X 60 = 6000 drachmes = 1 talent.

<sup>64</sup> L'absence de Priène dans les listes de tributs constitue une preuve supplémentaire de sa disparition en tant que cité au milieu du V<sup>e</sup> s. a.C.

<sup>65</sup> Ce sentiment de loyauté envers Athènes est encore renforcé par les traditions de la migration ionienne qui donnent une origine athénienne à la plupart des fondateurs de cités (Strabon XIV 1.3, 632-633C. Cf. à ce sujet: F. PRINZ, *op. cit.* [n. 50], p. 320-321). C'est ainsi que Nélée, le fondateur de Priène, est un descendant de Codros, roi d'Athènes. Cf. à ce sujet: F. PRINZ, *ibid.*, p. 323.



qui mentionnent ces rapports étroits, existaient déjà du temps de l'ancienne Priène et que la nouvelle cité n'aurait fait que de les reprendre à son compte. Pour l'origine béotienne, il en va sûrement là aussi de même. Il est fort probable en effet que la nouvelle cité de Priène dut reprendre à son compte les tentatives qu'avait faites l'ancienne cité pour administrer le Panionion: on l'a vu dire que ses premiers colons venaient de Béotie. De cette manière, elle se réservait la haute main sur l'administration du sanctuaire.

Cette théorie est certes moins frappante que celle de S. Lücke mais plus prudente. On peut ainsi supposer que Priène n'a pas bouleversé ses traditions et ses mythes, mais au contraire que la nouvelle cité s'est pour ainsi dire glissée dans le moule de l'ancienne.

D'une manière générale on relève une contradiction dans les positions de S. Lücke. D'un côté, il prétend que la *συγγένεια* ne possède pas un sens propre mais seulement un sens figuré qui n'a pas de signification forte d'un point de vue mythologique<sup>66</sup>. De l'autre, il croit à la valeur des mythes pour les diplomates<sup>67</sup>. Il me semble que la contradiction naît de l'*a priori* selon lequel la parenté mythique ou *συγγένεια* n'exprimerait aucun rapport particulier. Si comme S. Lücke le prétend, la *συγγένεια* n'exprime généralement pas le concept de 'parenté par le sang', comment alors est-il possible de souligner l'importance des mythes? Ces derniers en effet sont des récits qui mettent en scène toute sorte de héros réellement apparentés entre eux. De deux choses l'une: ou les parentés ne sont pas prises au sens propre mais figuré et n'ont alors pas d'importance d'un point de vue mythologique. Alors, les mythes qui reposent sur les généalogies et les parentés des héros n'en ont pas non plus. Ou bien, comme le reconnaît S. Lücke, les mythes constituent pour la diplomatie antique une mine inépuisable. Dans ce cas, les parentés entre les héros qui sont attachés à ces mythes, doivent être prises au sens propre et non figuré<sup>68</sup>. On ne peut pas à la fois soutenir d'une part le peu d'importance

<sup>66</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 119: «Diese Behauptung [= croire que le sens de *συγγένεια* n'est que 'parenté par le sang'] ist in Anbetracht der Wortbedeutung in den literarischen Quellen sehr unwahrscheinlich».

<sup>67</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 120: «Gerade der Mythos stellte hier [= dans les prestations des diplomates] eine schier unerschöpfliche Quelle dar, zumal er weder formal noch inhaltlich irgendeine Verbindlichkeit besass und sich auf diese Weise besonders für die Konstruktion fiktiver "Gemeinsamkeiten" eignete».

<sup>68</sup> J'ai démontré dans un article (*Les parentés entre cités chez Polybe, Strabon, Plutarque et Pausanias*, dans V. FROMENTIN – S. GOTTELAND [éd.], *Origines Gentium*, Bordeaux 2001, p. 49-56), qu'on retrouve exactement la même différence de sens entre *συγγένεια* et *οἰκειότης* chez les auteurs susnommés.

des parentés et d'autre part celle essentielle des mythes. Les unes ne vont pas sans les autres.

Une dernière remarque m'inquiète; c'est celle qui clôt le chapitre final de S. Lücke intitulé «Zusammenfassung und Ereignisse» où il écrit<sup>69</sup>: «Ein weiteres Moment, das das Denken in den Kategorien der Verwandtschaft gefördert haben dürfte, ist in dem Wunsch "barbarischer" Gemeinwesen, die durch die Eroberungen Alexanders in den Einflussbereich der griechischen Kultur geraten waren, zu sehen, von den neuen Herren als ihresgleichen akzeptiert zu werden. Die Konstruktion von *fiktiven* Verwandtschaften spielte dabei sicherlich eine nicht unbedeutende Rolle» (je mets en évidence). Je me garderai de surinterpréter le texte et de faire ainsi un procès d'intention, mais je suis obligé de constater qu'une telle formulation est pour le moins ambiguë! On pourrait croire en effet que seules les parentés avec les communautés 'barbares' étaient fictives alors que j'espère avoir montré, dans ma thèse et mes réponses, que toutes les parentés, construites à partir de généalogies mythiques, étaient bien fictives et n'avaient de réalité que parce que les Anciens les tenaient pour vraies.

Olivier CURTY

<sup>69</sup> S. LÜCKE, *Syngeneia*, p. 122.



## NOTES FOR CONTRIBUTORS

1. Contributions should be submitted for consideration in printed format, double spaced and with ample margins.

Number footnotes consecutively throughout the article and type on separate sheets, not under the main text.

Number pages consecutively throughout the entire typescript (including the footnotes).

Authors should note their name, address, fax number, and e-mail coordinates on a separate sheet, so that the paper can be refereed anonymously.

If the article is accepted for publication, the author will be requested to provide the text on computer disk.

2. References:

Names of ancient writers are not capitalized; those of modern authors are capitalized only in the footnotes and when immediately followed by a reference. Repeat an author's initials in subsequent references.

Titles of articles and books, both ancient and modern, whether abbreviated or in full, are printed in italics and should therefore be underlined in the typescript; the same applies to the names of journals and of series. Use Roman numerals for the book numbers of ancient works and to indicate a specific volume of a single monograph; use Arabic numerals for the volume-numbers of journals and series.

When referring to an article in its entirety, give exact references; avoid the use of f. or ff.

Sample references:

Thucydides V 26.5. – Tacitus, *Hist.* III 15.

*P. Tebt.* II 451. – *CIL* XIII 1878.

L. MOOREN, *Notes concernant quelques stratèges ptolémaïques*, *AncSoc* 1 (1970), p. 9-24.

P.M. FRASER, *Ptolemaic Alexandria* I, Oxford 1972, p. 102-103.

W. SCHMITTHENNER, *Oktavian und das Testament Caesars (Zetemata, 10)*, München 1973<sup>2</sup>.

3. Abbreviations:

In many cases common abbreviations are readily available: names of ancient writers and titles of their works, epigraphical and papyrological collections, journals (cf. *Année philologique*), etc. In all other instances, make sure the abbreviation chosen is self-explanatory; to eliminate possible misunderstandings, such 'unusual' abbreviations can be listed in an initial footnote to the article.